

ENTRETIEN AVEC

ENSEMBLE O « De la curiosité, du désir, de l'amour »

Entretien avec le percussionniste Stéphane Garin, co-fondateur de l'ensemble O, artiste associé à la Soufflerie pour deux saisons. Un compagnonnage envisagé comme une "conversation amicale" et une façon de privilégier le temps long pour une création libre et sans frontières, comme la défend l'ensemble O depuis ses débuts avec une générosité et un enthousiasme toujours renouvelés.



L'ensemble O s'est formé en 2004 : avec quelles idées, quelles envies, quels modèles ?

STÉPHANE GARIN Nous avons une pratique qui est inscrite dans le "faire" et pas vraiment dans une pensée. Les débuts, c'est surtout la rencontre entre Sylvain Chauveau et moi. Je travaillais pour le festival Errobiko Festibala à Itxassou avec Beñat Achiary, qui m'avait laissé une petite fenêtre de programmation. Je voulais alors faire venir un groupe qui était trop cher et on m'a recommandé un musicien qui venait de chez moi, Sylvain Chauveau. On s'est rencontrés à Bayonne et tout a démarré comme ça, autour de figures musicales importantes comme John Cage, Morton Feldman ou Steve Reich, qui

musique

à l'époque étaient beaucoup moins jouées qu'aujourd'hui. Pour moi, la techno aussi a été importante, notamment pour le jeu sur les textures, qui a toujours été primordial dans mon travail de percussions. La techno, c'est je crois la seule révolution musicale que j'ai connue. Les autres, je les ai lues. Nous étions une génération « *post-everything* », pour citer le musicien japonais Ryoji Ikeda. On ne se revendiquait pas comme un groupe de musique contemporaine, qui reste un terme compliqué pour nous, dans le pays dans lequel on se déploie. Au départ, il y a l'idée de partir de zéro et c'est pour cela que notre premier disque, en 2006, c'est *4'33"*, la pièce de John Cage. Remettre les compteurs à zéro et juste écouter. Je commençais à m'intéresser au son, au *field recording*, à la répartition des sons dans la nature, avec les profondeurs, la stéréo. Enregistrer ce disque a été une ouverture pour moi. Nous avons poursuivi avec une pièce qui était assez proche des musiques de hasard. Ce n'est qu'ensuite que nous avons commencé à formaliser les choses, avec un aspect presque pop lié à notre amour des mélodies. La musique américaine a été particulièrement importante pour nous, sans doute parce qu'elle est le fruit de plus de mélanges.

En 16 ans, comment l'ensemble a évolué, en termes de répertoires ?

Au départ, nous n'avons joué que notre musique. Le fait de jouer celle des autres est arrivé bien plus tard, quand La Centrifugeuse, à Pau, m'a demandé de faire un portrait de John Cage. Là est venue la problématique de faire venir des musiciens extérieurs au noyau dur de l'ensemble (c'est-à-dire quatre personnes, à nos débuts) et de les payer. La Centrifugeuse a joué un grand rôle à ce titre, pendant plusieurs années. Voilà une évolution essentielle pour nous : au départ, on ne joue que notre musique et entre nous, puis on joue la musique des autres et on fait appel à des musiciens. À partir de 2009-2010, on agrandit la famille, avec un répertoire essentiellement tourné vers une musique qui travaille avec peu d'éléments, avec des partitions assez ouvertes. Et le fantasme de se rattacher à cette école qui découvrait les partitions de Glass dans les années 60. À ce moment-là, je fais aussi partie de l'ensemble Dedalus, qui joue également des musiques ouvertes. Je ne me souviens pas comment j'ai croisé cette musique mais je pense que la techno y est pour beaucoup, ce goût pour réduire les éléments, travailler la complexité à l'intérieur d'une forme de simplicité. Ces musiques-là, on ne me les a pas données. Je fais partie d'une génération de musiciens formés au conservatoire, tout ce qu'il y a de plus classique, et qui ne va pas croiser ces musiques-là. Ce qui a évolué aujourd'hui dans notre approche, et qui vient de Sylvain Chauveau, c'est la volonté de jouer davantage de compositrices.

Vous êtes réticents à utiliser le terme de « musique contemporaine » pour évoquer l'ensemble O... Pourquoi ?

D'abord parce que nous ne sommes pas que ça. Ensuite parce que je connais finalement assez peu la musique contemporaine, qui n'a pas été mon fond d'éducation ou ce vers quoi s'est porté mon désir. Monk et Coltrane l'ont été beaucoup plus, Pan Sonic ou Autechre aussi. Et pour moi, Autechre est de la musique contemporaine. J'ai malheureusement tendance à penser que le terme « musique contemporaine » ne va recouvrir qu'une certaine catégorie de musique, dont on ne fera pas partie aux yeux de beaucoup de gens. Beaucoup de musiciens

« De la curiosité, du désir, de l'amour »

Stéphane Garin

en sont exclus et c'est probablement la raison pour laquelle je ne cherche pas à m'en rapprocher. Et puis il y a aussi la question des festivals et des programmations qui laissent de côté beaucoup de choses au nom d'une vision trop resserrée de la « musique contemporaine ». Le compositeur américain Tristan Perich, qui pour moi est très important, est inconnu en France, par exemple.

Être un ensemble de musique dans une période traversée par des crises écologiques, sociales, sanitaires, est-ce que cela modifie votre façon d'être ?

C'est une question essentielle pour nous, dans laquelle on met beaucoup d'énergie. Il y a la question de la parité hommes/femmes, qui apparaît à l'écriture de nos projets. Et puis celle des violences, notamment des violences policières. On en fera une Nuit Couchée. Et enfin, depuis deux ans, Sylvain et moi sommes plongés dans les questions liées à l'écologie. Avec d'abord un épisode de dépression, dont sommes sortis après avoir vu plusieurs conférences qui nous ont rassurés : si vraiment on prend ce problème au sérieux, alors on passe par cette phase de dépression, qui est assez effrayante. Au sein de l'ensemble, on met des choses en place mais cela passe déjà par nous en tant qu'artistes. Avec cette question : qu'est-ce que ça veut dire pour un artiste, de créer en 2020 ? Le rôle de l'artiste est de voir à l'horizon et d'inspirer les gens, de réfléchir à la planche de dessin sur laquelle on va écrire et dessiner. Pour l'ensemble O, la dimension écologique est inscrite à l'écriture même du scénario. On a depuis peu une réflexion qui est mieux structurée, moins empreinte d'émotion et de catastrophisme. On commence à définir les prochains projets de l'ensemble O en intégrant ces données-là dès le départ, là où on était jusqu'à présent dans de la rustine, avec par exemple les riders. On insistait sur les efforts à faire en termes de trajets, en ne prenant pas l'avion. Et il y a une donnée essentielle, qui n'a rien à voir avec la création d'une œuvre, c'est de ne pas faire de repas carnés pendant une tournée ou une résidence. Cela ne demande pas beaucoup d'effort aux artistes et pourtant l'impact est monumental. Nous avons eu deux réunions avec des personnes en charge de la culture chez The Shift Project, le think tank de Jean-Marc Jancovici. Nous avons eu des données, des chiffres, que nous connaissions mais qu'on nous a remis sur la table. Si les artistes, ne serait-ce qu'en France pendant les festivals, quand ils travaillent, mangeaient végétarien, l'impact serait énorme.

Comment cette exigence écologique va-t-elle encore s'incarner pour vous, à l'avenir ?

Nous avons un projet, pour le printemps 2022, autour de notre pièce *Soñando*, portée par le trio au cœur de l'ensemble, Sylvain Chauveau, Joël Merah et moi. C'est un trio qui est très flexible, qui peut se jouer en acoustique, en électrique, à l'intérieur, à l'extérieur, sur scène ou en appartement. Il est extrêmement modulable, il nous faut trois chaises et une table. Et on va le tourner à vélo, avec des séries de 5 ou 6 dates. Notre seule empreinte carbone négative sera qu'on se fera livrer les vélos à un point A et qu'ils seront repris à un point B. Avec ce projet, nous aimerions aussi reconnecter les diffuseurs entre eux, que les petits se mettent en contact avec les gros, les moins gros, les associations. Les artistes doivent être flexibles de manière à pouvoir créer un maximum de bon sens dans leurs tournées. Les dates uniques, nous en avons beaucoup fait et nous n'en voulons plus.

De manière générale, comment se fait le choix des pièces que joue l'ensemble O ?

Je suis un curieux maladif, constamment à la recherche de cette excitation qui nous gagne quand on découvre quelque chose de génial. Les choix se font comme ça. C'est tous les jours, avec Internet, les copains, le réseau. C'est comme le partage de cassettes quand on avait 15 ans. Je pose des questions, je découvre des noms qui à leur tour m'envoient vers d'autres noms. C'est énormément de recherches. C'est d'ailleurs pour ça que je suis très étonné que les gens ne connaissent pas Tristan Perich, parce que ce n'est pas difficile de le connaître, il a publié de la musique sur le label de Bang On A Can, qui est une institution. Il y a des gros labels, qui recherchent des nouveaux artistes... il suffit de les suivre régulièrement. Il suffit de regarder ce qui se passe. C'est de la curiosité, du désir, de l'amour.

Ensemble O est artiste associé à La Soufflerie : qu'est-ce que cela implique et comment se sont établis les deux programmes de la saison 20/21 ?

Cela nous donne un horizon. Et c'est une conversation amicale qui se poursuit avec Cyril Jollard, un partage d'enthousiasmes. Les deux programmes sont le fruit de ces échanges. Ce qui est arrivé en premier, c'est le *Musica Ricercata* de Györgi Ligeti, orchestré par Joël Merah, que nous avons créé en 2010. Nous avons construit le programme de janvier autour de cette pièce. L'ensemble O sera un octet ce soir-là et nous jouerons également l'*Opera With Objects* d'Alvin Lucier, qui est important pour moi. En termes d'acoustique, c'est bien de commencer avec cette pièce. Nous jouerons également une pièce de Linda Catlin Smith, compositrice que j'ai découverte récemment grâce à l'excellent label Another Timbre. C'est une pièce à la fois épurée et fournie en notes, qui tourne autour du geste juste. Quant à Pauline Oliveros, son travail m'accompagne depuis longtemps et sa pièce *Horse Sings From Cloud* me permet de faire intervenir Julien Pontvianne, qui l'a orchestrée. C'est presque un prétexte ! Il y a une connexion avec lui. Pour le programme de mars, tout est parti du *Walkman Antiquarian* de Thomas Meadowcroft, que je voulais jouer depuis longtemps et qui est complexe à gérer, ne serait-ce qu'en termes d'installation, de plateau, d'implantation et de maîtrise des éléments. Là, la formation est de deux pianos et deux percussions. Il y aura une pièce peu connue de David Lang. Sur ce programme, c'est Cyril Jollard qui m'a fait découvrir Sarah Davachi et moi qui ai amené Kali Malone. Je lui parle beaucoup de Marc Namblard, qui est très important pour moi et sera au programme. C'est un preneur de son dont le travail m'émeut beaucoup et qui mérite de sortir du seul champ de l'audio-naturalisme. J'ai donc demandé à Sarah Hennies de composer une pièce à partir des sons de Marc.